De la guerre de siège à la guerre de mouvement : une révolution logistique à l'époque de la Révolution et de l'Empire ?

Jean-Philippe Cénat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/9173>

DOI : 10.4000/ahrf.9173

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 101-115

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Philippe Cénat, « De la guerre de siège à la guerre de mouvement : une révolution logistique à l'époque de la Révolution et de l'Empire ? », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 348 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 27 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9173> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.9173>

Ce document a été généré automatiquement le 27 avril 2022.

Tous droits réservés

De la guerre de siège à la guerre de mouvement : une révolution logistique à l'époque de la Révolution et de l'Empire ?

Jean-Philippe Cénat

- 1 La logistique est généralement le parent pauvre de l'histoire militaire et ne suscite pas un vif intérêt chez les spécialistes. Il est vrai que l'étude approfondie de l'approvisionnement des troupes en vivres, munitions, fourrage... est souvent fastidieuse et que les institutions chargées de financer et de gérer le renflouement des magasins, le système des transports, sont relativement complexes. La plupart du temps, les historiens ont donc préféré s'intéresser à la haute stratégie, aux mouvements des troupes, aux batailles qui semblèrent beaucoup plus importants et plus nobles pour la réussite ou l'échec d'une guerre.
- 2 Pourtant, tous admettent que le facteur logistique est incontournable et aucun général ne peut se permettre de l'ignorer. Richelieu, dans son *Testament politique*, disait qu'il s'était toujours trouvé « plus d'armées périées faute de pain que par l'effort des armées ennemies », et Frédéric II affirmait que « l'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister ». D'ailleurs, l'histoire comporte de nombreux exemples où des invasions ont tourné au désastre à cause de problèmes d'approvisionnement : l'invasion de la Provence par les troupes de Charles Quint en 1536, les diverses invasions de la Russie par Charles XII, Napoléon ou plus tard Hitler... En fait, la logistique apparaît comme le facteur déterminant au niveau stratégique, dans la mesure où elle fixe un cadre, une contrainte, à l'intérieur desquels un général peut manœuvrer et agir, mais dont il ne peut réellement sortir, sous peine de graves revers.
- 3 L'évolution de la logistique est également un des facteurs fondamentaux qui explique le passage d'une guerre de siège au XVII^e siècle à une guerre de mouvement au début du XIX^e siècle. Influencés par Clausewitz, de nombreux historiens ont eu tendance à dénigrer la première au profit de la seconde, jugée plus noble et plus décisive. La guerre

de siège de l'époque louisquatorzienne est généralement critiquée, car elle aurait perdu de vue l'objectif premier de tout conflit, c'est-à-dire l'anéantissement de l'ennemi et l'occupation de son territoire. Cette guerre « en dentelles », avec ses blocages stratégiques et ses codes d'honneur surannés, ne serait devenue qu'un jeu entre rois qui aurait entraîné des conflits d'usure interminables. À l'opposé, la guerre napoléonienne jouit d'une image très positive. Par le retour à la guerre de mouvement, la recherche de la bataille décisive et de la destruction de l'armée ennemie, Napoléon aurait réussi à surmonter tous ces problèmes stratégiques et à vaincre pendant une dizaine d'années toutes les armées d'Europe.

- 4 Cette vision est évidemment caricaturale, mais elle reste inconsciemment présente chez de nombreux historiens. Or, si l'on étudie attentivement ce passage de la guerre de position à la guerre de mouvement, on se rend compte qu'il suppose une révolution ou du moins une évolution importante au niveau de la logistique. La thèse traditionnelle explique qu'au cours du XVII^e siècle, avec la croissance des effectifs des armées, celles-ci étaient devenues de plus en plus dépendantes des magasins pour leur approvisionnement. La conséquence était qu'elles ne pouvaient plus s'en éloigner, ce qui condamnait les généraux à une guerre de siège et de position. Ce n'est que sous la Révolution et surtout avec Napoléon que cette tyrannie du ravitaillement par l'arrière aurait été brisée, les armées françaises manœuvrant alors sans trop se préoccuper du ravitaillement, en vivant désormais presque complètement sur le pays.
- 5 Cependant, cette vision traditionnelle a été remise en cause en 1977 lors de la parution d'un ouvrage de base sur la logistique, celui de Martin Van Creveld, *Supplying War. Logistics from Wallenstein to Patton*, qui explique que les armées du XVII^e et du XVIII^e siècle vivaient en fait, elles aussi, largement sur le pays. Cette remise en question de la révolution logistique de l'époque napoléonienne laisse également entendre que les armées de Louis XIV auraient pu être aussi mobiles que celles de Napoléon, si elles l'avaient réellement voulu. En fait, Van Creveld cherche à montrer qu'il y aurait une certaine continuité des méthodes de logistique entre le XVII^e siècle et Napoléon, voire jusqu'en 1914.
- 6 Cette controverse nous amène donc à réexaminer en détail la manière dont les armées étaient ravitaillées à l'époque de Louis XIV, puis à celle de Napoléon, à évaluer la part de l'approvisionnement par magasins et celle des prélèvements sur le pays, et à chercher les facteurs qui ont permis une plus grande mobilité et des batailles plus décisives à partir de la Révolution française.
Guerre de position et logistique à l'époque de Louis XIV
- 7 À l'époque moderne, pour son ravitaillement, une armée a besoin de nourriture (avant tout du pain, parfois de la viande ou des biscuits), du fourrage pour les chevaux (de la cavalerie, mais aussi des trains d'équipage), des munitions et de la poudre (pour les armes à feu, l'artillerie). Nous nous concentrerons ici sur les deux premiers éléments qui n'ont pas les mêmes implications : le pain et le fourrage.
La nourriture (le pain)
- 8 Théoriquement, le soldat de Louis XIV avait droit à une ration quotidienne de 2 livres de pain (734 g), ration qui était plus élevée pour la cavalerie et les officiers. Dans un article fondamental pour l'étude de la logistique à l'époque moderne, Geza Perjés¹ s'est efforcé de calculer ce que pouvait consommer une armée moyenne de 60 000 combattants à l'époque de Louis XIV. Il estime que celle-ci a besoin de 90 000 rations de pain, car il faut ajouter aux combattants les hommes qui s'occupent du transport, les

travailleurs qui suivent une armée et les rations supplémentaires pour les officiers qui sont mieux nourris². Il a ensuite comparé ces besoins aux ressources en grains des différentes régions d'Europe. Sa conclusion est que si, théoriquement, les ressources locales pouvaient être suffisantes pour entretenir une armée de 60 000 hommes, en pratique les choses étaient beaucoup plus compliquées. En effet, les dévastations de la guerre appauvrissaient rapidement les populations qui ne pouvaient approvisionner une armée très longtemps. De plus, un autre problème s'avérait beaucoup plus important, celui de la fabrication du pain. Pour cela, il fallait moudre le grain en farine, puis le cuire. Or, très souvent, les capacités des moulins et des fours locaux étaient insuffisantes pour fabriquer le pain pour une armée entière. Résultat, la seule solution était de recourir à un ravitaillement par magasins et par convois, depuis l'arrière. Ce système des magasins, mis en place au début du XVII^e siècle, fut ensuite perfectionné par Louvois (surnommé le « grand vivrier » de l'armée) qui, pour la préparation de la guerre de Hollande, réussit par exemple à amasser, en 1672, 200 000 rations quotidiennes pour six mois.

Le fourrage

- 9 L'autre grande préoccupation logistique d'une armée était le fourrage destiné aux chevaux, que l'on peut comparer au carburant pour nos armées modernes. Dans son armée théorique de 60 000 combattants, Perjès considère qu'elle comprend 20 000 cavaliers et 40 000 fantassins. En ajoutant les animaux de trait pour le transport de l'artillerie, du matériel de campement et du ravitaillement, il estime qu'il faudrait 40 000 rations de fourrage, une ration de fourrage correspondant à 25 kg de fourrage vert (un peu moins s'il s'agit de fourrage sec). Au total, on arrive donc au chiffre énorme de 1000 tonnes de fourrage à fournir chaque jour. Avec un tel volume, on comprend bien qu'il était impossible de tout faire venir de l'arrière par des magasins, car il aurait fallu un nombre considérable de chariots pour les transporter, lesquels chariots étaient tirés par des animaux de trait qui consommaient eux-mêmes du fourrage. Celui-ci était donc pris sur le pays par des groupes de partisans qui en récoltaient pour 4-5 jours dans les environs du campement de l'armée. Il arrivait parfois, exceptionnellement, qu'une armée soit ravitaillée en fourrage par l'arrière, lorsqu'on voulait par exemple entrer en campagne quelque temps avant l'ennemi, au début du printemps, ou prolonger un peu une campagne en automne. Mais, généralement, du fait de cette dépendance à l'égard des fourrages, le début et la fin des campagnes militaires étaient très liés aux saisons et on ne s'avisait pas de faire la guerre pendant l'hiver. En plus, avec le mauvais temps, les routes devenaient parfois impraticables, ce qui rendait encore plus difficiles les déplacements déjà lents des armées. De ce point de vue, la campagne de Turenne en Alsace pendant l'hiver 1674-1675 apparaît comme un véritable exploit qui ne fut guère réédité par la suite.
- 10 En volume et en poids, comme le fourrage représente environ 90 % des besoins d'une armée en campagne, Van Creveld en a déduit que l'approvisionnement par l'arrière, par les magasins, était très secondaire. Selon lui, l'armée vivait donc très largement sur le pays et dépendait surtout de la recherche des ressources locales et moins de sa ligne de communication. Mais, comme l'a bien souligné John Lynn dans son ouvrage sur l'armée française au XVII^e siècle, on ne peut négliger aussi rapidement les 10 % restants, car ceux-ci correspondent à la nourriture des troupes³.

La dépendance des armées de Louis XIV à l'égard des magasins

- 11 La dépendance à l'égard des magasins est donc bien réelle au XVII^e et au XVIII^e siècles. Ainsi, le prince Eugène de Savoie, qui est considéré comme l'un des stratèges qui pratique le mieux la guerre de mouvement au début du XVIII^e siècle, estima pourtant à plusieurs reprises comme indispensable d'avoir un soutien logistique à l'aide de magasins. En 1701-1702, il fit ériger des magasins dans le Tyrol et le Frioul pour préparer sa campagne en Italie. Et, en 1708, après la victoire d'Audenarde, il s'opposa à l'idée d'avancer directement sur Paris, avant d'avoir pris Lille et d'y avoir installé des magasins suffisants. Il existe néanmoins une exception à cela : il s'agit de sa campagne de 1706 dans le Piémont où il abandonna ses magasins et fonda rejoindre les forces du duc de Savoie pour secourir Turin. Mais ce cas ne doit pas être généralisé à l'ensemble des campagnes du prince Eugène, comme le font trop souvent certains admirateurs de la guerre de mouvement qu'il pratiquait⁴.
- 12 On cite également souvent comme contre-exemple de cette dépendance à l'égard des magasins la marche de Marlborough des Pays-Bas jusqu'au Danube en 1704, qui aboutit à la défaite des Franco-Bavarois à Blenheim le 13 août 1704. Certains voient dans cette opération les prémices de la guerre napoléonienne. Mais cette marche est un peu particulière dans la mesure où Marlborough trouva sur son chemin tout ce dont son armée avait besoin. En effet, il avait emmené avec lui de grosses sommes d'argent et son quartier-maître général précédait l'armée dans toutes les localités qu'elle avait à traverser, pour y assembler tout ce qui était nécessaire au soldat. De plus, toute cette marche se déroula en pays alliés, sans crainte d'une attaque ennemie. Comme le soldat ne ressentait dès lors plus le besoin de piller, la population, rassurée, apportait avec confiance des denrées qu'elle savait devoir être payées. Cela reste donc une exception difficilement renouvelable, qui s'apparente davantage au système des étapes, lorsque les troupes se déplacent à l'intérieur d'un royaume⁵.
- 13 Une armée en campagne est donc dépendante de deux éléments qui ont des implications contradictoires. En effet, la dépendance à l'égard des magasins limite le rayon d'action des armées de l'époque, qui sont condamnées à une guerre de position ou de frontière. Sous cet angle, il est plus facile de ravitailler une armée qui ne bouge pas ou très peu. Mais la nécessité de trouver du fourrage implique qu'une armée ne puisse rester qu'un temps limité dans un même camp. Elle doit sans cesse se déplacer pour trouver de nouveaux prés. Le bon général doit donc tenir compte de ces deux préoccupations contradictoires dans ses mouvements⁶.
- 14 Mais la principale difficulté à cette époque est bien d'approvisionner une armée qui fait le siège d'une place forte, car elle est alors immobile et nécessite une importante artillerie et des munitions. Nombre de sièges furent annulés ou décidés uniquement en fonction de préoccupations logistiques. À cet égard, la proximité d'un fleuve ou d'une rivière est généralement déterminante, car la voie d'eau est alors le moyen de transport le plus pratique, le plus rapide et le moins cher pour toutes les munitions de bouche et de feu.
- L'importance des forteresses
- 15 Dans ces contraintes logistiques, les fortifications jouèrent un rôle fondamental. Elles avaient évidemment avant tout un rôle défensif : protéger le royaume d'une incursion ennemie. Elles étaient des barrières redoutables, car pour faire le siège d'une place forte ennemie, il fallait disposer d'une force largement supérieure à celle de la garnison (un rapport de 7 à 1 environ). Cela nécessitait beaucoup de temps et d'importants moyens logistiques en hommes et matériel. Pour éviter cela, on pourrait penser qu'il

aurait été plus judicieux pour une armée de poursuivre son avancée et de marcher directement vers la capitale ennemie, quitte à laisser derrière soi une forteresse. C'est ce que proposa par exemple Marlborough en 1708 après sa victoire à Audenarde : laisser de côté le siège de Lille et foncer sur Paris pour forcer les Français à signer la paix. Mais dans ce cas, la garnison laissée intacte en arrière pouvait attaquer les lignes de communication et de ravitaillement de l'armée d'invasion, ce qui aurait entraîné son anéantissement à très court terme, car nous avons vu que vivre sur le pays était quasiment impossible au niveau de la nourriture. Du coup, pour pénétrer et contrôler le territoire ennemi, la seule solution était d'attaquer une par une ses places fortes. D'autre part, celles-ci avaient également un objectif offensif : elles étaient des portes d'entrée vers le territoire ennemi et jouaient le rôle de base de ravitaillement. Enfin, elles pouvaient servir de centres pour la levée de contributions.

Guerre d'usure, contributions et politiques de dégât

- 16 À cause des nécessités logistiques et de l'importance des forteresses, la guerre à l'époque de Louis XIV était une guerre de position qui ne permettait pas d'obtenir une victoire rapide et décisive sur l'ennemi. Du coup, les guerres s'éternisaient et se transformaient en guerres d'usure, où l'objectif était avant tout d'entretenir son armée à moindres frais. Pour cela, un des grands objectifs stratégiques était de se rendre maître de pays qui pourraient supporter l'entretien de l'armée, et inversement d'empêcher les ennemis de faire des incursions sur le territoire national. L'armée devait vivre au maximum aux dépens des pays frontaliers par l'intermédiaire de réquisitions. Celles-ci se faisaient soit en nature (blé, bestiaux, nourriture, fourrage), soit en espèces. Dans ce dernier cas, on parlait alors de contributions. Ce système permettait de soulager le Trésor royal et les contributions pouvaient représenter, selon que l'on suit les estimations de Guy Rowlands ou de John Lynn, entre 13 et 25 % du coût d'entretien total d'une armée, ce qui reste considérable dans les deux cas⁷. Les contributions pouvaient prendre un poids encore plus important si on se place à l'échelle d'une armée en campagne. Ainsi, en 1703, l'armée de Villars en Allemagne réussit à lever de considérables contributions qui représentaient plus de 40 % des besoins en argent de son armée !
- 17 Il faut néanmoins distinguer ces contributions et réquisitions des politiques de dégâts qui s'apparentent à la tactique de la terre brûlée. En effet, l'objectif des contributions n'était pas de ruiner complètement le territoire occupé, mais d'en obtenir le maximum d'argent, ce qui pouvait conduire à une certaine modération. Le but était d'agir comme un parasite qui tire sa substance de son hôte mais ne cherche pas à le tuer. C'est ainsi que les contributions négociées et planifiées entre les armées occupantes et les autorités locales, ont progressivement remplacé ce que John Lynn a appelé la « taxe de violence »⁸, c'est-à-dire le pillage désordonné qui était finalement moins rentable. Mais lorsque les communautés locales refusaient de payer leur part des contributions, la répression pouvait être très violente. En représailles, les soldats prenaient des otages, exécutaient des habitants ou incendiaient des maisons et des villages. La frontière entre réquisitions, contributions et dégâts peut alors paraître mince, mais elle existe. En effet, dans le ravage, le but n'est pas tellement d'accroître les ressources d'une armée, mais surtout d'en priver l'ennemi. On retrouve la tactique bien connue de la terre brûlée qui empêche l'ennemi de progresser ou le détruit à petit feu en le privant de moyens de subsistance. Ainsi, l'on peut vaincre une armée sans avoir à la combattre directement. Une dernière technique de destruction, elle aussi très courante à l'époque, concerne les places fortes et consiste à raser les murailles d'une ville que l'on ne voulait

ou que l'on ne pouvait conserver. L'objectif était d'empêcher les ennemis de la réutiliser comme base d'opération ou comme centre de magasins. La célèbre désolation du Palatinat par les troupes françaises en 1688-1689 fut en fait une combinaison de ces trois types de destructions et réquisitions, mais faites de manière beaucoup plus systématique que précédemment et sur une échelle beaucoup plus importante⁹.

- 18 Ce système de guerre, typique de l'époque de Louis XIV et en grande partie valable pendant le reste de l'Ancien Régime, va changer avec la Révolution et l'Empire, où l'on assiste au retour à la guerre de mouvement.

Guerre de mouvement et logistique sous la Révolution et l'Empire
La recherche du mouvement et de la bataille décisive sous Napoléon

- 19 À la fin du XVIII^e siècle, Guibert explique dans ses œuvres, notamment l'*Essai général de tactique*, que les armées doivent avant tout rechercher la bataille décisive et retrouver leur mobilité. Pour cela, elles doivent se libérer de la tyrannie des magasins, alléger leurs équipages et leurs bagages et vivre davantage sur le pays. Pour lui, la guerre étant par nature offensive et non défensive, son sort doit être décidé par des grandes batailles et non par des sièges, qu'il faut éviter au maximum. Ces principes furent appliqués dans les grandes lignes par Napoléon, qui n'emmenait souvent avec lui que peu d'argent et peu de ravitaillement, et ne mena que quelques grands sièges dans ses campagnes (Mantoue, Acre et Dantzig essentiellement). Mais cela ne fut possible que parce que les effectifs de ses armées avaient sensiblement augmenté par rapport à l'époque de Louis XIV. Avec une armée de 250 000 hommes ou plus, on pouvait alors se permettre d'en laisser une partie pour couvrir une place forte et poursuivre l'offensive¹⁰. D'autre part, les progrès de l'artillerie (notamment le système Gribeauval qui permettait en outre une plus grande mobilité) redonnaient à nouveau l'avantage à l'offensive sur la défensive. Prendre d'assaut une forteresse était devenu plus facile et les places tombaient plus rapidement.

Les avantages du système divisionnaire

- 20 L'invention du système divisionnaire en France fut un autre facteur déterminant pour pratiquer à nouveau une guerre de mouvement et pour forcer l'armée ennemie à la bataille. Le principe en était de fractionner une armée en divisions, c'est-à-dire en éléments aux effectifs équivalents, composés de tous les types d'armes (infanterie, cavalerie, artillerie) et capables de résister à n'importe quelle armée ennemie pendant une durée minimale. Une division se déplaçait alors à distance du gros de l'armée, ce qui lui laissait le temps de résister jusqu'à l'arrivée des renforts. Mais là encore, cela ne fut possible que grâce aux progrès des armes à feu (notamment au niveau des cadences de tir) et de l'artillerie par rapport aux armes blanches. Sous l'Ancien Régime, du fait du poids plus décisif du choc sur le feu, l'effet du nombre se faisait beaucoup plus sentir et un détachement attaqué par une armée entière ne pouvait lui résister très longtemps. Il était donc voué à l'anéantissement¹¹.
- 21 La généalogie de l'apparition du système divisionnaire est complexe et il faut pratiquement un demi-siècle pour que le système se mette réellement bien en place. Il semble que les premières divisions furent essayées lors des dernières campagnes de la guerre de Sept Ans par le duc de Broglie en 1759. On peut déjà retrouver l'ébauche de cette organisation lors de la retraite des troupes françaises de Bavière par le duc de Broglie père en 1742. Néanmoins ce n'est véritablement qu'à partir de 1793, avec le rapport de Dubois-Crancé, et la généralisation par Carnot en 1794, que la division commença réellement à exister tactiquement, car sous l'Ancien Régime, il s'agissait

plus d'un système théorique qui n'avait pas une grande existence pratique. Les divisions de 1793 comprenaient généralement deux brigades d'infanterie, une de cavalerie et quatre compagnies d'artillerie. Bonaparte changea ensuite une nouvelle fois cette organisation. Il ne voulait pas d'une dispersion de l'artillerie ou de la cavalerie à l'intérieur des divisions et il voulait restreindre l'autonomie laissée au général de division pour avoir un plus grand contrôle sur l'ensemble. C'est pourquoi, désormais, chaque division était composée uniquement d'infanterie, de cavalerie... Mais le principe de mixité était sauvegardé à l'échelle supérieure, celle du corps d'armée (créé en 1805 avec la Grande Armée), qui comprenait deux ou trois divisions d'infanterie, une de cavalerie et un régiment d'artillerie.

- 22 Sous l'Ancien Régime, sans le système divisionnaire, les armées étaient obligées de se déplacer d'un seul bloc, ce qui posait des problèmes logistiques considérables et empêchait une armée de vivre sur le pays, car elle était concentrée sur un territoire trop exigu pour la ravitailler. Par contre, à partir du moment où une armée en mouvement put se disperser, il était possible de faire des réquisitions de vivres et de fourrages sur un pays beaucoup plus vaste. Ainsi, lors de la marche de la Grande Armée du camp de Boulogne jusqu'en Bavière en 1805, celle-ci était divisée en quatre grands corps d'armée séparés qui marchaient parallèlement et couvraient plus de 100 km de large. Chaque corps devait vivre sur le pays situé sur sa gauche, sauf le corps le plus au sud. Ensuite, l'armée devait se réunir pour encercler l'armée autrichienne de Mack basée à Ulm ou pour livrer bataille¹².
- 23 Une autre conséquence de l'indivisibilité des armées sous l'Ancien Régime, c'est que, dans ses déplacements et dans les camps, l'armée devait être dans une formation très proche de celle de l'ordre de bataille, c'est-à-dire en deux lignes parallèles souvent très allongées. Ainsi, Jean Milot¹³ a étudié les difficultés de mouvement rencontrées par l'armée de Condé lors de sa campagne en Flandre en mai 1674. Il montre que l'armée, qui comptait 45 000 hommes et 10 000 chevaux, stationnait dans des camps tout en longueur qui faisaient entre 3,5 et 4,5 km de long et au maximum 500 m de large, suivant un ordre et une hiérarchie très stricts. Dans ces conditions, l'installation et la levée du camp étaient un véritable tour de force qui demandait une grande préparation et prenait un temps considérable, ce qui limitait d'autant la durée des marches. Les déplacements étaient également très lents, car la vitesse dépendait de celle des véhicules les moins rapides, en général les trains d'artillerie. En moyenne, l'armée parcourait entre 4 et 5 lieues par jour (soit entre 16 et 20 km). D'autre part, il était difficile de trouver plusieurs chemins proches pour faire avancer les différentes colonnes en parallèle. La route proprement dite était généralement réservée à l'artillerie et aux charrois, alors que l'infanterie et la cavalerie se déplaçaient à travers champs. Ajoutons à cela, les problèmes causés par les intempéries (pluie, boue, neige...) et l'on aura une idée des difficultés rencontrées par les armées à cette époque !
- 24 L'autre grand avantage du système divisionnaire et de la dispersion de l'armée en campagne était qu'il permettait de forcer l'ennemi à la bataille. En effet, sous l'Ancien Régime, avec des armées indivisibles, cela était très difficile. Les batailles n'avaient lieu que lorsque chacun des adversaires pensait pouvoir vaincre l'autre, donc *a priori* lorsque les forces en présence n'étaient pas trop disproportionnées. Dans ces conditions, l'issue des batailles était incertaine et Louis XIV, comme beaucoup de ses généraux, était réticent à les engager. Le système divisionnaire, avec ses corps d'armée avançant suivant plusieurs directions, permit de créer une sorte de filet articulé pour

traquer l'adversaire, le fixer et lui couper tous ses chemins de retraite. Désormais, une armée beaucoup plus nombreuse pouvait obliger son adversaire à combattre et l'anéantir. C'était là l'essence de la stratégie napoléonienne. Mais cela n'était pas sans risque, car le bon général devait savoir disperser et concentrer ses forces au bon moment pour surprendre l'ennemi. En effet, si on divisait trop ses forces et que l'on se faisait attaquer, on risquait une lourde défaite. C'est notamment ce qui faillit arriver à Bonaparte à Marengo¹⁴.

- 25 Mais on n'a pu tirer tous les avantages du nouveau système divisionnaire que parce que la mentalité des soldats avait également changé avec la Révolution et l'Empire.

La Révolution dans la mentalité des soldats

- 26 Sous l'Ancien Régime, les soldats étaient pour la plupart plus ou moins recrutés sous la contrainte et se battaient essentiellement pour leur solde, et non pour une cause ou pour la défense de leur pays, même si ce sentiment n'était pas totalement absent de leur motivation. Avec la Révolution et l'Empire, ce rapport entre les motivations se modifia, car les soldats se battaient désormais également pour un idéal, par sens du devoir et de la patrie. Ils étaient également un peu plus disciplinés que sous le règne de Louis XIV (même si cela reste variable suivant les campagnes et les chefs qui les commandaient). Toujours est-il que les généraux leur faisaient plus confiance lorsqu'on les envoyait en détachements pour trouver du ravitaillement et du fourrage pour l'armée. Sous l'Ancien Régime, le risque de mutinerie et de désertion était grand si une armée n'était pas correctement approvisionnée et payée. Par contre, Napoléon pouvait parfois se permettre de négliger un peu plus le ravitaillement et de vivre sur le pays dans des conditions difficiles. Ses soldats étaient davantage attachés à lui et à sa cause et le risque de mutinerie était moins élevé, ce qui était un avantage notable par rapport à ses adversaires autrichiens ou prussiens¹⁵. La discipline était indispensable pour vivre le plus rationnellement possible sur le pays traversé, car le pillage a toujours été la forme la moins rentable d'exploitation. C'est pourquoi, tout un appareil régulier de responsables fut mis en place pour lever les réquisitions et les contributions, avec notamment les commissaires des guerres. Les soldats avaient pour consigne de bien traiter les populations locales. Évidemment, plus les difficultés de ravitaillement s'accrurent au cours des années, notamment à partir de 1807 et de 1809, plus le pillage se répandit dans les armées napoléoniennes. Van Creveld relève également que, lors de la campagne de Russie, où l'approvisionnement de la Grande Armée fut insuffisant, les difficultés furent beaucoup plus grandes dans les corps d'armée dirigés par des généraux laxistes, alors que le corps de Davout ou la Garde impériale, plus disciplinés, eurent beaucoup moins de problèmes de ravitaillement et donc beaucoup moins de pertes.
- 27 Cette mentalité et cette discipline des soldats de la Révolution ont également permis de transformer les batailles gagnées (victoires tactiques) en victoires beaucoup plus décisives au niveau stratégique, grâce au développement des poursuites. Car les pertes les plus importantes du vaincu ont lieu généralement à partir du moment où ses lignes se disloquent, au moment où il fait retraite et panique. Si la poursuite est bien organisée, un bon général peut même anéantir totalement l'armée adverse. Mais sous l'Ancien Régime, ces poursuites étaient très limitées du fait des difficultés de ravitaillement et de la peur de la désertion. C'est pour cela que Frédéric II l'interdisait à ses armées. Or, la vitesse est fondamentale dans la poursuite, car si elle est trop lente, l'adversaire peut alors se réorganiser et combattre à nouveau. Les troupes

napoléoniennes étaient par contre capables de rester disciplinées et de vivre quelques jours avec un ravitaillement faible, ce qui était suffisant pour assurer le succès des poursuites. Le génie de Napoléon fut d'avoir su exploiter remarquablement toutes ses victoires, notamment lors de la campagne contre la Prusse en 1806. Enfin, au XVIII^e siècle, il existait un blocage moral et mental qui interdisait à un général d'aller sabrer un ennemi en déroute. Cela était contraire aux règles de la guerre et au code de l'honneur des officiers, qui étaient pour la plupart des nobles¹⁶. Avec la Révolution et l'Empire, où l'objectif était désormais l'anéantissement des forces ennemies, ces réticences n'étaient plus de rigueur.

Les limites du système logistique napoléonien

- 28 Le système de guerre napoléonien basé sur les réquisitions sur le pays comporte néanmoins plusieurs limites.
- 29 La première est que l'armée, pour être convenablement ravitaillée, devait en fait se déplacer constamment, sinon les problèmes logistiques pouvaient devenir critiques et l'on était alors forcé d'avoir recours aux magasins. Ainsi, lors de la campagne de 1805, si la Grande Armée a surtout vécu sur les pays traversés, c'est en grande partie par nécessité (les rations qui devaient être rassemblées sur son chemin à Strasbourg, Mayence puis en Bavière ne furent pas prêtes à temps et furent donc insuffisantes) et certains moments furent plutôt critiques. En fait, de grandes difficultés apparaissaient lorsque l'armée devait se rassembler sur un espace restreint. Ce fut le cas par exemple lorsque la Grande Armée arriva sur Ulm ou lorsqu'elle dut ensuite poursuivre sa route vers Vienne et emprunter une seule route en longeant le Danube. Là, les pays traversés ne suffirent plus à entretenir l'armée et il fallut recourir aux réserves des magasins ou aux provisions faites précédemment. De même, lorsque l'armée était obligée de stationner pendant quelques jours au même endroit, il fallait absolument la ravitailler par magasins. Napoléon connut d'ailleurs des moments très difficiles lors du siège de Mantoue en 1796 ou lorsque la Grande Armée fut bloquée dans l'île de Lobau en 1809, avant la victoire de Wagram. On voit donc que les armées napoléoniennes ne pouvaient vivre entièrement sur le pays et avaient besoin d'un ravitaillement complémentaire par l'arrière¹⁷.
- 30 Souvent Napoléon ne prévoyait du ravitaillement que jusque vers la date prévisible de la bataille qu'il imaginait inévitablement comme victorieuse. Ensuite, selon lui, la guerre devait nourrir la guerre : les magasins de l'ennemi ou les ressources locales devaient permettre de ravitailler son armée. Tant qu'il fut victorieux, ce système fonctionna bien, mais lorsque les défaites commencèrent à arriver à la fin de l'Empire, il devenait très risqué et il fallut changer de méthode. De même, tant que Napoléon combattit en Italie ou en Allemagne, bref dans l'Europe riche, la solution de vivre sur le pays fut globalement satisfaisante. Mais lorsqu'il dut ensuite manœuvrer en Pologne, en Espagne ou en Russie, c'est-à-dire dans des pays plus pauvres au niveau des densités de population et des ressources agricoles, le système atteignit ses limites et l'on dut avoir recours au ravitaillement par l'arrière et aux magasins¹⁸. L'empereur s'en rendit d'ailleurs bien compte lorsqu'il entra en Pologne en 1807 et il entreprit de faire quelques réformes, avec notamment la création du Train en mars.
- 31 En fait, jusqu'en 1806-1807, il n'y avait pas eu de grands changements dans l'organisation du système des vivres et des transports depuis le XVIII^e siècle. Malgré des tentatives de réformes et de mise en place d'une régie plus rationnelle, la Révolution n'avait pas su prendre en charge correctement le ravitaillement de ses troupes et une

grande anarchie régnait. Faute d'argent, elle ne constitua jamais de magasins et ses troupes vécurent au hasard des campagnes, tantôt de réquisitions, tantôt avec les approvisionnements envoyés de l'intérieur ou levés à grand-peine sur les pays occupés. En 1805 et 1806, on avait toujours recours à des munitionnaires. Napoléon apporta tout de même quelques innovations importantes avec la militarisation du train d'artillerie dès janvier 1800, puis des transports de ravitaillement avec l'instauration du « train des équipages militaires » le 26 mars 1807 et enfin la création de dix compagnies d'infirmiers militaires en août 1809¹⁹. Mais ces réformes ne résolurent pas réellement les difficultés de ravitaillement des armées impériales, qui furent toujours insuffisamment et irrégulièrement approvisionnées.

- 32 Conscient de ces problèmes, pour la campagne de Russie, Napoléon fit des préparatifs gigantesques au niveau des magasins. Il concentra des vivres et des munitions considérables à Dantzig, Glogau, Küstrin et Stettin. Le service du train fut augmenté et il ordonna que les troupes aient avec elles pour 24 jours de provisions. Ironiquement ce fut pourtant son plus grand échec et malgré tous ces minutieux préparatifs, le système de ravitaillement lâcha. En fait, étant donnés les distances, les pays traversés et la taille de son armée, cela était inévitable et Napoléon savait que son système logistique ne pouvait l'amener que jusqu'aux environs de Vitebsk. Mais il décida de continuer, parce qu'il pensait qu'il pourrait écraser l'armée russe devant Moscou et prendre la ville, ce qui aurait dû, selon lui, mettre fin à la campagne. Des considérations logistiques ont également joué. En effet, après Vitebsk, la Grande Armée avait dépassé la partie la plus pauvre de la Russie et pouvait espérer trouver plus à l'est, vers Moscou, des pays plus riches sur lesquels elle pourrait alors vivre²⁰.
- 33 On voit donc que les armées napoléoniennes réussirent à accroître considérablement leur mobilité, mais qu'elles n'ont pas réussi à se détacher complètement de la « tyrannie » des magasins, surtout lorsqu'elles combattirent dans des pays pauvres. D'autre part, leurs mouvements furent guidés en partie par la nécessité de traverser des pays riches en ressources agricoles, comme c'était le cas à l'époque de la Guerre de Trente ans et de Wallenstein. Enfin, il faut noter que, si les armées napoléoniennes purent vivre autant sur le pays par rapport aux armées de Louis XIV, c'est avant tout parce que l'Europe, surtout l'Europe occidentale, avait alors réalisé des progrès très importants au niveau agricole.
- 34 La logistique est donc un facteur déterminant pour expliquer les blocages de la guerre de position aux XVII^e-XVIII^e siècles et le passage à la guerre de mouvement sous la Révolution et l'Empire. Mais nous avons vu que c'est en fait la combinaison de plusieurs facteurs (économiques, techniques, stratégiques, idéologiques) qui a permis cette évolution.
- 35 Des blocages mentaux et idéologiques concernant la vision des relations internationales ont également limité l'ampleur des guerres sous l'Ancien Régime. En effet, le XVII^e et plus encore le XVIII^e siècle sont des périodes où l'on recherche avant tout l'équilibre de l'Europe et à éviter l'hégémonie d'une puissance sur le continent. Contrairement à ce que pense Perjès, il n'y a alors aucune volonté d'anéantir l'ennemi, cela pouvant d'ailleurs compromettre une bonne paix négociée et une future alliance avec le pays concerné. La guerre à cette époque est très codifiée, ce qui tend à la limiter. Ces règles, si elles ont été très critiquées par les stratèges et les théoriciens de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècles, étaient en fait bien adaptées aux objectifs des souverains et des généraux, et aux conditions techniques et logistiques de l'époque, qui étaient elles aussi limitées.

Étudier la guerre de l'époque de Louis XIV avec la vision stratégique et les concepts de la guerre de mouvement napoléonienne, comme l'ont fait trop souvent certains historiens, relève donc de l'anachronisme et entraîne des erreurs importantes de perception.

NOTES

1. Geza PERJÉS, « Army Provisioning, Logistics and Strategy in the Second Half of the 17th Century », *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 1970, p. 1-52. Article fondamental sur lequel se sont ensuite appuyés Van Creveld et John Lynn.
2. Ces estimations sont d'ailleurs confirmées par celles de Puysegur, dans son *Art de la guerre par principes et par règles* (1748), qui évalue à 180 000 rations les besoins d'une armée de 120 000 hommes, lorsqu'il servait aux armées en tant que maréchal des logis des camps et armées du roi (sorte de chef d'état-major d'une armée qui s'occupait avant tout de logistique).
3. John LYNN, *Giant of the Grand Siècle. The French Army (1610-1715)*, Cambridge University Press, 1997, p. 143.
4. Sur la logistique et les campagnes du prince Eugène, voir PERJÉS, *op. cit.*
5. Pour la marche de Marlborough des Pays-Bas vers le Danube, voir Clément OURY, *Blenheim, Ramillies, Audenarde. Les défaites françaises de la guerre de Succession d'Espagne, 1704-1708*, Thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, 2005, p. 215 - 217.
6. John LYNN, *Feeding Mars. Logistics in Western Warfare from the Middle Ages to the Present*, Boulder, Westview Press, 1993, p. 139-140.
7. John A. LYNN, dans « The Tax of Violence and Contributions during the Grand Siècle », *Journal of Modern History*, vol. 65, juin 1993, p. 286-310, propose une estimation haute d'environ 25% alors que Guy ROWLANDS dans *The Dynastic State and the Army under Louis XIV. Royal Service and Private Interest, 1661-1701*, Cambridge University Press, 2002, annexe II p. 365-366 tend à diminuer de moitié ce premier chiffre.
8. John A. LYNN, *op. cit.*
9. Sur le ravage du Palatinat, voir Jean-Philippe CÉNAT, « Le ravage du Palatinat : politique de destruction, stratégie de cabinet et propagande au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg », *Revue Historique*, CCCVII/1, mars 2005, p. 97-132.
10. Martin VAN CREVELD, *Supplying war...*, *op. cit.*
11. Lucien POIRIER, *Les voix de la stratégie. Généalogie de la stratégie militaire*. Guibert, Jomini, Paris, Fayard, 1985, p. 252-254 et Jean MILOT, « Un problème opérationnel du XVII^e siècle illustré par un cas régional », *Revue du Nord*, 53 (avril-juin 1971), p. 269-290.
12. Sur l'analyse logistique de la campagne de 1805, voir Martin VAN CREVELD, *op. cit.*, chapitre « From Boulogne to Austerlitz ».
13. Jean MILOT, *op. cit.*, p. 269-290.
14. Lucien POIRIER, *op. cit.*, p. 231-238.
15. Sur ce changement des mentalités, voir John LYNN, *Feeding Mars...*, *op. cit.*, p. 26-27.
16. Sur l'importance de la poursuite, voir G. PERJÉS, *op. cit.*

17. Van CREVELD, *Supplyin war...*, *op. cit.*

18. G. PERJÈS, *op. cit.*

19. Sur la militarisation du train, des équipages et du service de santé, voir le Général DE LA BARRE DE NANTEUIL, « La logistique sous l'Empire », *Revue historique des Armées*, n° 197, décembre 1994, p. 14-22.

20. Sur l'analyse logistique de la campagne de Russie de 1812, voir M. VAN CREVELD, *op. cit.*, chapitre « Many roads to Moscow ».

RÉSUMÉS

La logistique, trop souvent négligée par les historiens, est un facteur absolument déterminant pour comprendre le passage d'une guerre de siège à une guerre de mouvement de Louis XIV à Napoléon. Au XVII^e siècle, les armées ont besoin avant tout de deux choses pour survivre : du pain et du fourrage. Si ce dernier élément est réquisitionné dans les pays occupés, pour le pain, les armées n'ont d'autre choix que de se ravitailler par magasins, ce qui limite considérablement les déplacements des troupes, renforce le rôle des forteresses et amène à des guerres d'usure interminables. En fait, il faut attendre la Révolution et l'Empire pour qu'une série de facteurs militaires et techniques (accroissement des effectifs et de la puissance de feu, généralisation du système divisionnaire), idéologiques (nouvelle mentalité des soldats) ou encore économiques (notamment la révolution agricole) libèrent les armées de cette « tyrannie » de l'approvisionnement par l'arrière. Néanmoins le système de guerre napoléonien comporte lui aussi ses limites et ses armées ne peuvent vivre entièrement sur le pays.

From the War of Siege to the War of Movement: a logistical revolution during the Revolution and Empire? Logistics, too often neglected by historians, is a decisive factor for the understanding the passage from a war of siege to a war of movement from Louis XIV to Napoleon. In the seventeenth century, armies needed above all two things to survive: bread and forage. If this last element was requisitioned in occupied countries, to obtain bread armies had no other recourse but to provision themselves by stores, a reality that considerably limited troop movement, reinforced the role of fortresses and led to interminable wars of attrition. In fact, one had to wait for the Revolution and the Empire for a series of military and technical factors (an increase in the number of troops and improved firepower, the development of a system of divisions), ideological (a new military mentality) or economic (notably the agricultural revolution) that liberated armies from the «tyranny» of behind-the-line provisioning. Still, the system of Napoleonic wars also imposed limits, and the armies could not live entirely from the land.

INDEX

Mots-clés : révolution, Ancien Régime, Empire, logistique, guerre de mouvement, guerre de positions

AUTEUR

JEAN-PHILIPPE CÉNAT

6 av. Jules Jouy, 93600 Aulnay-sous-Bois, jp.cenat@free.fr